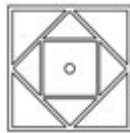


AURORA

Supplément aux *Cahiers d'Orient et d'Occident*

« Le jour poursuit déjà l'Aurore,
de sorte qu'il fait presque clair »
Jacob Boehme



Éditorial : Le Verdoyant, par Jean Moncelon

Dossier

Documents :

Du saint Coran et d'al-Bokhari
Anne-Catherine Emmerick, « L'Île verte »

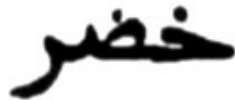
Études :

Mounir Hafez, « Khidr, le bon génie ».
Alain Santacreu, « La Voie mariale des *afrad* ».
Giacomo Arnaboldi, « Élie, le Verdoyant ».

Numéro 3 – automne 2007

ÉDITORIAL

LE VERDOYANT



« Ne connais-tu pas le cas de Moïse qui, en dépit de sa vénération et de sa proximité en face de Dieu le Très-Haut, fut impuissant à percevoir comment œuvrait al-Khidr dans la science des secrets divins ? C'est ce que Dieu le Très-Haut a rappelé en ces termes : « *Un de Nos serviteurs à qui nous avons accordé une miséricorde venue de Nous et à qui nous avons enseigné une science inspirée par nous* ».

Rûzbehân Baqlî, *L'Ennuagement du cœur*¹

Avec l'Ile verte et l'Ami de Dieu de l'Oberland (*cf. Aurora* n°2), et les Sept Dormants d'Éphèse, la figure mystérieuse d'al-Khadir, *le Verdoyant*, et qui est souvent confondue avec celle du prophète Élie, reste l'un des points de contact spirituels les plus riches de perspectives entre l'Orient et l'Occident. Lui consacrer le présent numéro d'*Aurora* s'inscrit dans la même démarche qui a présidé aux précédents numéros : non seulement mettre en évidence ces thèmes communs pour favoriser une véritable rencontre entre l'Orient et l'Occident, mais surtout rechercher parmi eux ceux qui pourraient revivifier une tradition occidentale déclinante depuis quelques décennies ou plusieurs siècles, selon le point de vue que l'on adopte, en favorisant cette fois l'émergence d'une *tradition d'Orient et d'Occident*, seule issue possible, semble-t-il, à la rupture initiatique que nous connaissons en Occident.

Certes, il ne s'agit pas de quitter l'Occident et ses traditions spirituelles pour l'Orient, mais d'y revenir à la faveur de ce que l'Orient est en mesure de nous en apprendre et que nous avons perdu. Cette connaissance de notre propre tradition occidentale ne peut venir de celle-ci, sauf à considérer des interventions particulières, des initiations *inhabituelles*, comme cela a été le cas pour Jacob Boehme, ou à revendiquer l'inspiration de l'Ami de Dieu de l'Oberland, par exemple. En revanche, elle peut être aisément retrouvée par le truchement des traditions orientales et singulièrement à travers ces points de contacts spirituels, ces figures éminentes qui appartiennent à la fois à la tradition orientale et à la tradition occidentale.

La figure d'al-Khidr-Élie est exemplaire dans cette perspective. Une difficulté se pose, toutefois, qu'il ne faut pas éluder. Qu'avons-nous à dire, en

¹ Rûzbehân Baqlî, *L'Ennuagement du cœur*, Le Seuil, 1998, p.286.

effet, du Verdoyant qui puisse non pas intéresser seulement – car c'est une figure fascinante – mais apporter une réponse spirituelle aux questions qui se posent en Occident, particulièrement en ce qui intéresse l'initiation ? Celui qui ne sera jamais disciple du Verdoyant, et on ne choisit pas de le devenir, quel intérêt autre qu'anecdotique en retirera-t-il ? Quant à celui qui est un disciple de ce « maître des sans-maître », il n'a rien à en dire ; au contraire, il garde le secret de son initiation.

Il ne peut être question ici que de proposer des approches au sujet du Verdoyant en fournissant quelques documents et éléments bibliographiques, empruntés à différentes traditions d'Orient et d'Occident (Cabale, ésotérisme chrétien, et naturellement soufisme). A chacun, ensuite, de nourrir sa réflexion ou sa méditation. Mais, pour quelques uns, peut-être, on peut attendre que ces pages résonnent comme un appel, une sorte de « convocation » à s'engager, à la suite d'al-Khidr sur « ce chemin mystérieux qui va vers l'intérieur » (Novalis), dont il est le guide et le maître spirituel. C'est en ce sens que Henry Corbin évoquait la possibilité pour certains, en Occident, de « devenir Khezzr ».

Si le nom de Henry Corbin vient naturellement à l'esprit, c'est parce que l'orientaliste nous apparaît comme l'auteur contemporain qui a évoqué avec la pertinence la plus grande la fonction de ce « personnage du maître spirituel invisible, réservé à ceux qui sont appelés à une affiliation directe au monde divin sans aucun intermédiaire. » Nous renvoyons à son *Imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn 'Arabî*². Mais n'est-ce pas aussi que, pour Henry Corbin, le Verdoyant, Élie-Khadir, a revêtu une signification particulière, et non seulement dans la vie des auteurs qu'il a étudiés (Moyeddin ibn 'Arabî, Rûzbehân Baqlî, Sohrawardî), mais dans sa propre expérience spirituelle. Ce n'est pas sans motif personnel qu'il écrit, par exemple : « L'avoir pour maître et initiateur, c'est avoir à être ce qu'il est lui-même. Khezzr est le maître de tous les sans-maître parce qu'il *montre* à tous ceux dont il est le maître comment être ce qu'il est lui-même : celui qui a atteint la Source de la Vie, l'Éternel Adolescent. » Ou encore : « Il conduit chacun à sa propre théophanie, celle dont il est en propre le témoin parce qu'elle correspond à son « Ciel intérieur », à la forme propre de son être, à son individualité éternelle (*'ayn thâbita*). »³.

² Henry Corbin, *L'imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn 'Arabî*, Flammarion, 1958.

³ *Idem*, p.54

ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

« Rabbi Siméon ben Yohaï partit et s'enfuit dans le désert de Lod. Il trouva refuge, lui et son fils Eléazar dans une grotte. Un miracle se produisit : un caroubier se mit à pousser à leur intention et une source d'eau jaillit. Ils se nourrirent auprès de ce caroubier et burent de cette eau. Élie, de bonne mémoire, venait leur rendre visite deux fois par jour et leur délivrait son enseignement, et nul ne savait où ils étaient. »

*Commentaire du Cantique des Cantiques*⁴.

Celui que nous appelons le Verdoyant se nomme *al-Khidr* en langue arabe, *Khezr*, en persan, et les musulmans de l'Inde disent « *Khadja Khizr*, l'illustre Elie » :

خواجہ خضر مہتر الیاس

Les Juifs le vénèrent sous le nom du prophète Elie (Eliyahou HaNavi) et les Chrétiens sous le nom de Saint Elie. Les éléments bibliographiques retenus ici font référence par conséquent aux trois traditions juive, chrétienne et musulmane, en commençant par la sourate XVIII du saint Coran qui mentionne, sans le nommer, le Serviteur de Moïse (*cf. infra*).

Louis Massignon pour sa part a évoqué longuement la *khaddiriya* qui est « l'assistance spirituelle d'un être invisible » - que nous avons déjà rencontrée avec Rulman Merswin et l'Ami de Dieu de l'Oberland (*cf. Aurora*, n°2) : Louis Massignon, « Élie et son rôle transhistorique, *Khaddiriya*, en Islam, (*Études Carmélitaines*, 1956-56), *Opera minora*, P.U.F., I, 1969.

Pour Henry Corbin, *Khezr* est « le maître et l'initiateur » des « sans-maître », et il est question ici d'un maître *intérieur*. Son *Imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn 'Arabî* (Flammarion, 1958) reste un ouvrage majeur au sujet de l'initiation d'al-Khidr⁵.

Rappelons toutefois à ce sujet la mise au point de René Guénon : « Nous disons, au point de vue du *taçawwuf* islamique, que ce dont il s'agit relève de la voie des *Afrâd*, dont le maître est *Seyidna El Khidr*, et qui est en dehors de ce qu'on pourrait appeler la juridiction du « pôle » (*El-Quthb*), qui comprend seulement les voies régulières et habituelles de l'initiation. On ne saurait trop insister d'ailleurs sur ce fait que ce ne sont là que des cas très exceptionnels »⁶.

⁴ Cité par Charles Mopsik, *Cabale et cabalistes*, Bayard éditions, 1997, p.114.

⁵ On peut citer ce témoignage de Rûzbehân Baqlî : « J'étais en ce temps-là ignorant des sciences des vérités spirituelles, et je vis Khidr - que la paix soit sur lui -, lequel me donna une pomme. Je n'en mangeai qu'un morceau, et il me dit : « Mange-la ! » car c'est la quantité que j'en ai mangé. » Il me sembla alors voir un océan qui s'étendait depuis le trône divin jusqu'à la terre, si bien que je ne pouvais rien voir d'autre. Il était comme les rayons qui irradient du soleil. Ma bouche s'ouvrit involontairement et il s'y engouffra tout entier si bien qu'il n'en resta plus une seule goutte que je ne l'ai bu », in *Le Dévoilement des secrets*, Le Seuil, pp. 142-143.

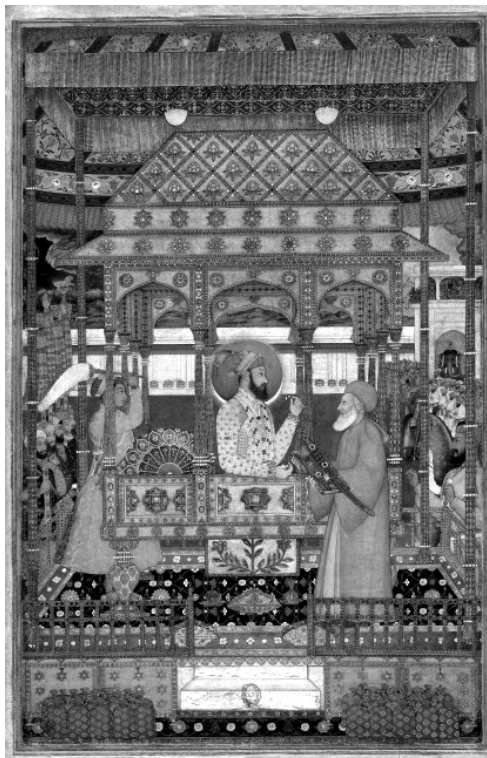
⁶ René Guénon, *Initiation et réalisation spirituelle*, Éditions traditionnelles, 1998, p.271.

Ananda K. Coomaraswamy rappelle que le Verdoyant est « le gardien de l'Eau de Vie » et qu'en Inde, « le saint et prophète désigné par les noms de Khwâjâ Khizr (Khadir), Pîr Badar et Râjâ Kidâr (en arabe, Seyidnâ El-Khidr) fait l'objet d'un culte populaire encore existant et qui est commun aux Musulmans et aux Hindous » : Ananda K. Coomaraswamy, « Khwaja Khadir et la Fontaine de vie », Numéro spécial sur le soufisme, *Etudes traditionnelles*, août-septembre 1938.

S'agissant de la tradition hébraïque, Charles Mopsik met en évidence le rôle initiatique du prophète Elie auprès de Rabbi Simon ben Yohaï, ainsi que dans l'ensemble du *Zohar* « où il est considéré comme étant un ange prenant temporairement forme humaine pour révéler des enseignements secrets » : Charles Mopsik, Introduction au *Zohar*, *Cantique des cantiques*, Verdier, 1999.

Enfin, Anne-Catherine Emmerick, la voyante de Dülmen, rapporte de son « voyage » à la Montagne des prophètes une description saisissante du « lieu » où demeure Élie : j'ai vu, dira-t-elle, « comment Élie vit toujours dans un jardin devant le paradis » (*cf. infra*).

Ces quelques éléments bibliographiques n'ont d'autre motif que de susciter une curiosité essentiellement spirituelle à l'égard du Verdoyant et, à travers lui, pour ces hommes d'hier et d'aujourd'hui *en qui Dieu verdoie*.



« Azim ush-Shan (?) sur le trône impérial reçoit l'investiture de Khizr »
École Moghole, vers 1712

DOCUMENTS

Le Verdoyant dans le saint Coran et la Tradition

Sourate XVIII

59. Et quand Moïse dit à son jeune Serviteur : « Je n'aurai de cesse que je n'aie atteint le Confluent des Deux Mers, dussé-je marcher un siècle. »
60. Mais lorsqu'ils eurent atteint le Confluent des Deux Mers, ils oublièrent leur Poisson qui, s'étant faufile, prit son chemin à travers la mer.
61. Ayant dépassé l'endroit, [Moïse] dit à son Serviteur : « Sers-nous notre repas, nous avons éprouvé de la fatigue après un tel voyage. »
62. [Le Serviteur] dit : « Vois-tu ? Lorsque nous nous sommes abrités contre le Rocher, j'ai dû oublier le Poisson. Et ce ne peut être que le Satan qui me l'a fait oublier. Autrement je m'en serais souvenu. Il a dû prendre son chemin à travers la mer ! Chose étrange ! »
63. [Moïse] lui dit : « Voilà bien ce que nous cherchions ! » Et ils se mirent à refaire leur chemin pas à pas, comme ils étaient venus.
64. Ils trouvèrent un Serviteur des Nôtres auquel Nous avons départi une Miséricorde de chez Nous et enseigné de Notre part une Science.
65. Moïse lui dit : « Puis-je te suivre afin que tu m'enseignes ce qui t'a été enseigné en fait de Sagesse ? »
66. [Notre Serviteur] dit : « Tu ne saurais avoir de Patience avec moi. Et comment serais-tu patient pour ce que tu n'as pas compris dans ton Expérience ? »
68. [Moïse] dit : « Tu me trouveras, si Dieu le veut, patient et je ne résisterai à aucun de tes ordres. »
69. [Notre Serviteur] dit alors : « Si donc tu me suis, ne m'interroge sur rien, jusqu'à ce que je t'en aie moi-même donné une Explication. »
70. Ils s'en allèrent tous deux jusqu'au moment où étant montés dans la Barque, [Notre Serviteur] y fit une brèche. [Moïse lui] dit : « Y as-tu fait une brèche pour noyer ses gens ? Tu viens de commettre là une chose répréhensible. »
71. Il répondit : « Ne t'ai-je pas dit que tu ne saurais avoir de Patience avec moi ? »
72. Moïse lui dit : « Ne me reprends pas pour un oubli et ne m'accable pas trop rudement pour ce que je viens de faire. »
73. Ils s'en allèrent tous deux jusqu'au moment où ils rencontrèrent un jeune garçon que Notre Serviteur tua. « Comment ? lui dit [Moïse], tu auras tué un innocent qui n'en a point tué d'autre ? Tu viens de commettre là une chose impardonnable. »
74. Il répondit : « Ne t'ai-je pas dit que tu ne saurais avoir de Patience avec moi ? »
75. [Moïse] dit : « Si je t'interroge encore sur quelque chose, refuse ma compagnie. Tu auras obtenu de ma part une excuse. »
76. Ils s'en allèrent tous deux jusqu'au moment où ils arrivèrent auprès des gens d'un village auxquels ils demandèrent à manger. Ceux-ci leur refusèrent l'hospitalité. [Les deux voyageurs] trouvèrent là un mur qui était sur le point de

tomber. [Notre Serviteur] le releva. [Moïse lui] dit : « Tu l'aurais voulu que tu aurais pu t'en faire attribuer un salaire ? »

77. Il dit : « Voilà de quoi nous séparer l'un de l'autre. Je vais te révéler l'Interprétation de ce pour quoi tu n'as pu avoir de Patience.

78. Quant à la Barque, elle appartenait à de pauvres gens qui travaillent sur la mer. J'ai voulu l'endommager parce qu'il venait derrière eux un roi qui prenait toutes les barques de force.

79. Quant au jeune garçon, ses parents étaient croyants et nous avons craint qu'il ne les accablât de Perversité et d'Impiété.

80. Nous avons donc voulu que leur Seigneur leur donnât en échange un fils meilleur que lui en piété et qui fût davantage proche d'eux par l'affection.

81. Quant au mur, il appartenait à deux jeunes orphelins de la Ville et il y avait dessous un trésor qui leur revenait. Leur père était un homme de bien et ton Seigneur a voulu qu'ils parviennent à maturité et qu'alors ils puissent extraire leur trésor comme une Grâce de ton Seigneur.

82. Je n'ai donc pas fait cela de ma propre Initiative. Voilà l'Interprétation de ce pour quoi tu n'as pu avoir de Patience. »⁷

*

CHAPITRE II. - (De ces mots du Coran :) « Rappelle-toi quand Moïse dit à son serviteur : « Je ne cesserai de marcher jusqu'à ce que j'atteigne le confluent des deux mers ou que passe un certain temps » (verset 59).

1. Sa'ïd-ben-Djobaïr rapporte que, ayant dit à Ibn 'Abbâs que Naouf-El-Bakâli prétendait que le Moïse, compagnon de El-Khadir, n'était pas le même personnage que le Moïse des Benou-Israël, Ibn 'Abbâs lui répondit qu'il avait entendu l'Envoyé de Dieu dire que Moïse était un prédicateur des Benou-Israël, et, comme on lui demandait quel était l'homme le plus instruit, il répondit : « C'est moi. » Dieu lui fit des reproches à ce propos, parce qu'il n'avait pas rapporté la science à Dieu, puis il lui fit la révélation suivante : « J'ai, au confluent des deux mers, un serviteur plus instruit que toi. – Seigneur, répondit Moïse, comment pourrai-je le trouver ? – Prends un poisson, répliqua Dieu, mets-le dans un panier, et là où ce poisson disparaîtra, se trouvera cet homme. »

Moïse prit un poisson, le plaça dans un panier et se mit en route accompagné de son serviteur, Josué, fils de Noun. Arrivés à un rocher, ils y reposèrent leurs têtes et s'endormirent. Le poisson s'agita alors dans le panier, en sortit, tomba dans la mer et prit sa course dans les flots, qui firent comme un collier autour du poisson, Dieu ayant arrêté pour lui le cours des eaux. Quand Moïse fut réveillé, son serviteur ne lui dit rien du poisson, et ils continuèrent leur marche tout ce jour-là et toute la nuit jusqu'au lendemain matin. A ce moment, Moïse dit à son serviteur : « Donne-nous le déjeuner, car nous venons de faire un voyage fatigant. » Or Moïse n'avait éprouvé de fatigue qu'après avoir dépassé l'endroit que Dieu lui avait fixé. Le serviteur de Moïse dit alors : « Peut-être, lorsque nous nous sommes arrêtés au rocher, ai-je oublié le poisson ! C'est le démon qui m'aura fait oublier de t'en parler, et le poisson aura pris sa route dans la mer d'une façon étrange. Le poisson avait en effet

⁷ Coran, XVIII, 59-82, traduction Youakim Moubarac, in « Le prophète Elie dans le Coran », *Elie le Prophète*, Études Carmélitaines, tome 1, 1956

trouvé une issue, au grand étonnement de Moïse et de son serviteur. « C'est cela que je désirais, dit Moïse. Et tous deux revinrent exactement sur leurs pas. Ils continuèrent à revenir sur leurs pas, jusqu'à ce qu'ils atteignirent le rocher.

Là ils trouvèrent un homme enveloppé, dans une pièce d'étoffe, et Moïse le salua. « Et quelle est la salutation dans ton pays ? demanda El-Khadir. – Je suis Moïse. – Le Moïse des Benou-Israël ? demanda El-Khadir. – Oui, je suis venu pour que tu m'enseignes une partie de la vérité que tu sais. – Tu manqueras de patience avec moi. Ô Moïse, je tiens de Dieu la connaissance de choses que tu ne sais pas, de même que, toi, tu tiens de Dieu la connaissance de choses que j'ignore. – Si Dieu veut, répondit Moïse, tu me trouveras patient et je ne te désobéirai en rien. Si tu me suis, reprit El-Khadir, ne m'interroge sur aucune chose avant que je ne t'en aie moi-même parlé. » Ils se mirent en route en suivant le rivage.

Un navire venant à passer, ils entrèrent en pourparlers pour y prendre passage. Les marins, reconnaissant El-Khadir, le prirent à leur bord sans demander de rétribution. A peine étaient-ils embarqués, que Moïse vit El-Khadir enlever à coups de hache une des planches du navire. « Comment, dit Moïse, voici des gens qui nous transportent sans demander de rétribution, et délibérément tu éventres leur navire pour noyer tout l'équipage. Tu viens de commettre un acte grave. – Ne t'avais je pas dit, répartit El-Khadir, que tu manquerais de patience ? – Ne m'en veuille pas si j'ai oublié ma promesse, et ne m'impose pas une chose au-dessus de mes forces. » – « Tel fut, ajouta l'Envoyé de Dieu, le premier oubli de Moïse. »

Un oiseau qui s'était posé sur le bord du navire prit dans son bec une goutte d'eau. « Ma science et la tienne, dit El-Khadir, n'ont pas plus diminué la science de Dieu, que la goutte d'eau prise par cet oiseau n'a diminué la mer. » Ils quittèrent le navire et se remirent en marche le long du rivage. Pendant qu'ils marchaient ainsi, El-Khadir aperçut un jeune homme qui jouait avec des jeunes gens. El-Khadir prit dans ses mains la tête de ce jeune homme, l'arracha du tronc, lui donnant ainsi la mort. « Comment, s'écria Moïse, peux-tu tuer un être vivant qui n'a tué personne ? Tu viens de faire là un acte grave. – Ne t'avais-je pas dit, répliqua El-Khadir, que tu manquerais de patience avec moi ? Et cette fois c'est plus grave que la première fois. – Si je t'interroge encore sur quelque chose, s'écria Moïse, ne m'admets plus comme ton compagnon, car tu as mis le comble à accepter mes excuses. »

Ils se remirent en marche jusqu'à ce qu'ils arrivent à un bourg. Ils demandèrent aux habitants de ce bourg de leur donner à manger; mais ceux-ci refusèrent de leur accorder l'hospitalité. Dans ce bourg ils trouvèrent un mur qui penchait et menaçait de s'écrouler. El-Khadir se mit aussitôt à redresser ce mur de ses mains. « Voici dit Moïse, des gens à qui nous nous sommes adressés et qui nous ont refusé de nous donner à manger et de nous accorder l'hospitalité. Tu pourrais, si tu le voulais, leur demander un salaire pour ce que tu as fait. – C'est maintenant, répliqua El-Khadir, que nous devons nous séparer [...]. Telle est l'explication des choses que tu n'as pas pu supporter. » – « Nous aurions aimé, ajouta l'Envoyé de Dieu, que Moïse eût eu plus de patience, car Dieu aurait alors pu nous donner d'autres nouvelles sur ces deux personnages »⁸.

⁸ El-Bokhâri, *Les traditions islamiques*, Adrien Maisonneuve, tome III (titre LXV, chap. III), 1906-14.

ANNE-CATHERINE EMMERICK

L'ILE VERTE

Cette nuit j'ai parcouru dans diverses directions la Terre promise, telle qu'elle était au temps de Notre-Seigneur... Je vis plusieurs tableaux et j'allai rapidement de lieu en lieu. - Partant de Jérusalem, je m'avançais bien loin vers l'Orient. Je passai plusieurs fois dans le voisinage de grands amas d'eau et par-dessus les montagnes qu'avaient franchies les mages de l'Orient pour venir à Bethléem. Je traversai aussi des pays très peuplés, mais je ne touchais pas les lieux habités : la plupart du temps je passais par des déserts. J'arrivai ensuite par une contrée où il faisait très froid et je fus conduite de plus en plus haut jusqu'à un point extrêmement élevé ; le long des montagnes, du couchant au levant, se dirigeait une grande route sur laquelle je vis passer des troupes d'hommes. Il y avait une race de petite taille, mais très vive dans ses mouvements, ils avaient avec eux de petits étendards, ceux de l'autre race étaient d'une haute taille, ce n'étaient pas des chrétiens. Cette route allait en descendant ; mon chemin me conduisait en haut à une région d'une beauté incroyable. Là il faisait chaud et tout était vert et fertile, il y avait des fleurs merveilleusement belles, de beaux bosquets et de belles forêts ; une quantité d'animaux prenaient leurs ébats tout autour, ils ne paraissaient pas méchants.

Cette contrée n'était habitée par aucune créature humaine et jamais aucun homme n'y venait.

De cette contrée de paradis, il me fallut monter plus haut et c'était comme si j'étais encore conduite à travers les nuages. J'arrivai ainsi au sommet de cette haute région de montagnes où je vis beaucoup de choses merveilleuses. Au haut de la montagne était une grande plaine et dans cette plaine un lac ; dans le lac une île verdoyante qui se liait au continent par une langue de terre également verdoyante. Cette île était entourée de grands arbres semblables à des cèdres. Je fus élevée au sommet d'un de ces arbres et me tenant fortement aux branches, je vis d'en haut toute l'île. Quand du haut de mon arbre, je promenais mes regards sur l'île, je pouvais voir à son autre extrémité l'eau du lac, mais non la montagne. Cette eau était vive et d'une limpidité extraordinaire : elle traversait l'île par différents bras et se déversait sous terre par plusieurs rigoles plus ou moins larges.

Vis-à-vis de l'étroite langue de terre, dans la verte plaine, s'élevait une très grande tente s'étendant en long, qui semblait d'étoffe grise ; elle était décorée à l'intérieur, sur le derrière, de larges pans d'étoffes de diverses couleurs et couverte de toute espèce de figures peintes ou brodées. Autour de la table qui se trouvait au milieu, étaient des sièges de pierre sans dossiers ayant la forme de coussins : ils étaient recouverts d'une verdure toujours fraîche.

Sur le siège d'honneur placé au milieu, derrière la table de pierre qui était basse et de forme ovale, un homme entouré d'une auréole comme celle des saints était assis les jambes croisées, à la manière orientale et écrivait avec une plume de roseau sur un grand volume. La plume était comme une petite branche. A droite et à gauche on voyait plusieurs grands livres et parchemins

roulés sur des baguettes terminées par des boutons ; et près de la tente il y avait dans la terre un trou qui semblait revêtu de maçonnerie et où était allumé un feu dont la flamme ne dépassait pas le bord. Toute la contrée environnante était comme une belle île verdoyante entourée de nuages. Le ciel au-dessus de ma tête était d'une sérénité inexprimable. Je ne vis du soleil qu'un demi-cercle de rayons brillant derrière des nuages. Ce demi-cercle appartenait à un disque qui paraissait beaucoup plus grand que chez nous.

L'aspect général avait quelque chose d'indiciblement saint.

C'était une solitude, mais pleine de charme. Quand j'avais ce spectacle sous les yeux, il me semblait savoir et comprendre ce qu'était et ce que signifiait tout cela, mais je sentais que je ne pouvais pas rapporter avec moi et conserver cette connaissance. Mon conducteur avait été à mes côtés jusque-là mais, près de la tente, il devint invisible pour moi.

Comme je considérais tout cela, je me dis : « Qu'ai-je à faire ici, et pourquoi faut-il qu'une pauvre créature comme moi voie toutes ces choses ? » Alors la figure me dit de dessous la tente : « C'est parce que tu as une part dans ceci. » Cela redoubla encore mon étonnement et je descendis où je volais vers elle dans la tente où elle était assise, vêtue comme le sont les esprits que je vois : elle avait dans son extérieur et son apparence quelque chose qui rappelait Jean-Baptiste ou Élie.

.....

La tente avait à peu près la hauteur de deux hommes : elle était longue comme d'ici à l'église de la ville : sa largeur était d'environ la moitié de sa hauteur. Il y avait au sommet une espèce de nœud par lequel la tente était comme pendue à un fil qui montait et se perdait dans l'air, en sorte que je ne pouvais comprendre où il était attaché. Aux quatre coins étaient des colonnes que l'on pouvait presque embrasser avec les deux mains. La tente était ouverte par-devant et sur les côtés. Au milieu de la table était posé un livre d'une dimension extraordinaire qu'on pouvait ouvrir et fermer : il semblait qu'il fût assujéti sur la table. L'homme regardait dans ce livre pour en vérifier l'exactitude. Il me sembla qu'il y avait une porte sous la table et qu'un grand et saint trésor, une chose sainte était conservée là.

Il me montra alors la contrée environnante et je fis, en longeant la rive extérieure, le tour du lac dont la surface était parfaitement de niveau avec l'île. Cette eau que je sentais courir sous mes pieds se déversait sous la montagne par beaucoup de canaux et reparaissait au jour bien au-dessous, sous forme de sources grandes et petites. Il me semblait que toute cette partie du monde recevait de là salut et bénédiction : en haut, elle ne débordait nulle part. En descendant au levant et au midi, tout était verdoyant et couvert de belles fleurs ; au couchant et au nord, il y avait aussi de la verdure, mais pas de fleurs.

Arrivée à l'extrémité du lac, je traversai l'eau sans pont et je passai dans l'île que je parcourus en circulant au milieu des tours. Tout le sol semblait être un lit de mousse très épais et très fort ; on eût dit que tout était creux en dessous : les tours sortaient de la mousse comme une excroissance naturelle...

J'eus le sentiment que dans les tours étaient conservés les plus grands trésors de l'humanité : il me semblait que des corps saints y reposaient. Entre quelques-unes de ces tours je vis un chariot très étrange avec quatre roues basses : quatre personnes pouvaient bien s'y asseoir ; il y avait deux bancs et plus en avant un petit siège. Ce char, comme tout le reste ici, était tout revêtu d'une végétation verte ou bien d'une rouille verte. Il était sans timon et tout orné de figures sculptées, si bien qu'à la première vue je crus qu'il s'y trouvait des personnes assises. Les roues étaient épaisses comme celles des chariots romains. Celui-ci me sembla assez léger pour pouvoir être tiré par des hommes. Je regardais tout très attentivement, parce que l'homme m'avait dit : « Tu as ici ta part et tu peux tout de suite en prendre possession. » Je ne pouvais nullement comprendre quelle espèce de part je pouvais avoir là. Qu'ai-je à faire, me disais-je, de ce singulier chariot, de ces tours et de ces livres ? Mais j'avais une vive impression de la sainteté du lieu. C'était pour moi comme si, avec cette eau, le salut de plusieurs époques était descendu dans les vallées et comme si les hommes eux-mêmes étaient venus de ces montagnes d'où ils étaient descendus pour s'enfoncer toujours plus profondément. J'avais aussi le sentiment que des présents célestes étaient là conservés, gardés, purifiés, préparés d'avance pour les hommes. J'eus de tout cela une perception très claire : mais il me semblait que je ne pouvais emporter avec moi cette clarté : je conservai seulement l'impression générale »⁹.

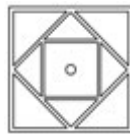


Ascension du prophète Élie, icône bulgare, XVIIIe siècle

⁹ D'après la *Vie d'Anne-Catherine Emmerick* (traduction du père K.E. Schmöger, o.p.), Édition française Bray, 1872.

Aurora, numéro 3,
Automne 2007

Première partie



Ce troisième numéro d'*Aurora* est une publication en ligne du site
D'Orient et d'Occident

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2007